

La dame d'eau

(suite et fin)

par

Jacques Muriel NZOUANKEU

Ngato trouvait son plaisir à la chasse dans la savane. La savane s'étendait à perte de vue. Les hautes herbes se courbaient et se redressaient au souffle de la brise, jeu continu et régulier. D'innombrables sillons mouvants qui disparaissaient soudain, réapparaissaient tantôt et s'évanouissaient enfin à l'horizon. C'était comme des pirogues aux dimensions gigantesques qui, dans une course effrénée, se fracassaient à l'infini contre un écueil insoupçonnable. Parfois, dans ces journées torrides où le soleil, tel un grand brasier, menaçait d'incendier la savane, on pouvait voir au loin une tache noire, informe, cachée entre les herbes. Aucun doute ; c'était un chasseur à l'affût. Tantôt il plongeait dans les herbes, tantôt il s'immobilisait comme pour écouter le vagissement d'une antilope... qui faisait écho ; et une longue traînée de fumée noire s'échappait.

Ngato aimait ces moments délicieux. Mais il n'avait pas de fusil. Son père n'en avait pas laissé. Il avait sa lance et son arc ; il avait aussi sa fronde. Il préférait la chasse dans la savane à la course dans les vallons. Les premiers rayons du soleil séchaient l'abondante rosée de la nuit et Ngato pouvait sans se mouiller, se faufiler entre les herbes. Parfois, il lançait une flèche, parfois, il rentrait bredouille, parfois aussi il ramenait à sa femme quelque beau trophée : une antilope, un hérisson, un porc-épic, un épervier. Sa femme se réjouissait alors, car, ce soir-là on allait manger de la viande rôtie et non des légumes bouillis.

Parfois aussi, il rentrait blessé. Il avait vu dans la savane un fauve : un lion, une panthère ; ou bien son rugissement l'avait effrayé. Rien de plus menaçant que la présence d'un fauve dans la savane. On jette loin de soi arc, flèche, fusil, lance, tous instruments imparfaits et encombrants qui, non seulement constituent un signe fatal prouvant au fauve que le défi de l'homme qui les porte est hautain, mais également ne permettent pas à la victime de s'enfuir efficacement. La reine surtout, la lionne, ne pardonnera jamais à un homme dans les mains de qui elle verra une arme ; à celui-là, elle infligera un châtiment exemplaire. Devant elle, le chasseur s'enfuyait et chemin faisant, tombait à plusieurs reprises comme s'il était pris de vertige à la vue de la reine de la savane. Cette reine connaissait seule les limites de sa demeure, et c'est elle qui, par sa suprématie même, était la seule à monter sur le roc — comme elle faisait parfois — pour dominer les hautes herbes et pour se faire entendre d'un bout à l'autre de la savane.

Depuis quelque temps donc, Ngato qui paraissait inquiet aimait se divertir en allant à la chasse. Et en se divertissant, il trouvait la viande nécessaire pour son alimentation. Il évitait d'aller dans la savane pendant les heures de l'après-

midi, car, d'une façon imprévue, la tornade pouvait éclater. Tous ces jours-ci, il avait l'air pensif. Dans la savane, il passait parfois son temps à rêver, on ne sait à quoi. Le vent creusait et recroisait ses interminables sillons. Ngato avait les yeux lourds, il dormait à peine la nuit. Le regard fixé sur les herbes jaunies, seul devant l'immensité, il pensait à maintes choses.

Il savait, comme son père le lui avait dit, que la savane est la demeure des dieux. C'est eux qui soufflent sur les herbes, et qui de leur haleine puissante les font aussi courber. Ils sont là, à l'horizon, loin, là où le soleil se lève le matin et les courbent à volonte. Ils soufflent sur les destinées et les ploient sous leurs exigences. Ngato regardait tout cela avec inquiétude. Son visage était celui d'un homme qui a peur. On eût pu croire qu'il redoutait l'apparition soudaine d'un monstre. La brise soufflait sur les herbes et doucement le jour déclinait.

La nuit venait, l'effrayante nuit, avec ses démons, et ses mille soucis. Un monde plein de créatures morbides allait succéder au jour. Avec la nuit, on meurt un peu. C'est pourquoi tout se lamente ; tout ; le coucou, la perdrix et les animaux domestiques. Le hibou lui, se réjouit. Il sort de sa cachette car le moment est venu pour lui de troubler toutes les âmes de son chant funeste.

Vite, Ngato quitte la savane, vite il franchit les haies, car déjà le brouillard s'annonce et le froid commence à se faire sentir. Vite, il rejoint Totto auprès du foyer et referme la porte derrière lui.

Ngato aimait aussi se rendre de l'autre côté du pays, loin, où s'étendait une vaste dune. Il suivait sur le sable les empreintes d'une antilope. Mais dès qu'il s'apercevait qu'une hyène était passée par là, il revenait immédiatement sur ses pas. De loin en loin, on voyait des collines toutes nues couvertes de sables. Dans les vallons, on remarquait quelques maigres buissons. Malgré la solitude du désert, Ngato croyait entendre seul la voix souveraine des dieux ancestraux. Et d'ailleurs, il ne se sentait guère isolé dans ce monde où tout a une âme.

— Allons voir la dune, dit-il un jour à Totto. La belle dune.

— Non, dit Totto. La dune, c'est loin, nous n'en reviendrons pas.

— Nous en reviendrons, Totto ; allons voir la dune.

Elle regarda. Depuis trois jours, se dit-elle, il ne parle pas. Aujourd'hui il dit : allons voir la dune. Puis, à haute voix ;

— Il y a l'hyène dans la dune. Dans le bosquet des vallons, il y a l'hyène affamée. N'allons pas voir la dune, restons.

— Ne crains pas Totto, nous en reviendrons ; avant la nuit nous serons là, viens avec moi, allons voir la dune.

Elle se lève, et le suit, le regard penché. Et vite, ils vont loin, pour voir la dune, le grand désert. Ngato ne parlait pas. Il avait le visage triste. Pourquoi donc s'attriste-t-il ? se demandait Totto. Lui Ngato, si jeune qu'il était, pourquoi pouvait-il s'attrister. Parce que son père était mort peut-être, et sans laisser de fortune ; peut-être parce que les démons hantaient sa case toutes les nuits.

Peut-être parce qu'il n'avait pas eu de gibier depuis deux jours. Depuis deux jours ; même depuis trois jours il allait à la chasse comme pour se divertir. Ce n'était pas sérieux. Totto s'en plaignait. Il ne répondait pas. Et le soir, quand il avait fini de manger ses légumes bouillis avec de la patate douce, il appuyait la tête contre le mur en terre non crâgé et restait là pendant longtemps. Totto ne se réjouissait pas de cette situation. Qu'étais-il arrivé à Totto, elle n'en savait rien...

Ils étaient maintenant arrivés dans la dune, le vaste désert où toutes les collines étaient couvertes de sable. Entre ces collines, dans des vallons, on trouvait quelques maigres bosquets dangereux à cause des serpents qui s'y trouvaient.

— Nous sommes arrivés, soupira Totto. C'est loin, tu sais ?

Ngato ne fit aucune réponse. Il était de mauvaise humeur. Sur leurs pieds, le sable brûlait. Parfois, un vent soulevait tout un nuage de poussière qui filait jusqu'à disparaître à l'horizon.

— Grand-mère Mabu m'a dit, commença Totto, qu'autrefois il n'y avait pas de sable ici.

— Oui, dit Ngato d'un air distrait.

— Elle me disait que c'était la savane, la savane comme partout chez nous, mais que le sable venait peu à peu de la rivière où habite la « Dame d'eau ».

Ngato se retourna brusquement comme s'il était piqué par un serpent. Il regarda longuement Totto, d'un air suspect, le visage sombre et redoutable.

— Quoi donc ? demanda Totto, anxieuse ; quoi donc ?

Ngato poussa un soupir douloureux.

— Où habite qui ? demanda-t-il enfin avec émotion.

— La Dame d'eau, répondit Totto avec assurance, celle qui est belle comme la lune ; là-bas en montrant du doigt la direction vers laquelle se trouvait la rivière mystérieuse.

Ngato ne dit plus un seul mot. Il transpirait, mais continuait toujours la marche, la tête basse. Peut-être n'avait-il jamais entendu parler de la Dame d'eau se disait Totto. Pourtant, c'est en direction de cette rivière qu'il avançait, et cela était inquiétant, du moins pour Totto, parce qu'on ne pouvait pas à n'importe quel moment visiter cette rivière.

— C'est par là que se trouve la rivière, n'y allons pas, avertit sérieusement Totto.

— Nous en reviendrons, ne crains pas, répondit sèchement Ngato.

Ils y arrivèrent enfin. C'était la seule grande rivière du pays. Beaucoup de sources tarissaient ; elle ne tarissait jamais pendant la saison sèche. Elle était entourée de grands arbres ; les arbres étaient si rares dans le pays. On disait que c'est la dame d'eau elle-même qui avait fait pousser ces arbres pour la protéger contre le soleil trop ardent. La rivière était noire et donnait l'impression de couler à peine. Les feuillages des arbres, les lianes et les roseaux forment une ombre perpétuelle, une nuit sans aube sur la rivière. En sorte qu'on devinait l'eau plutôt qu'on ne la voyait. Sur la cime des arbres, telle

une écharpe ou une ceinture remarquable, large, était suspendu un arc-en-ciel. Là-bas, derrière la rivière obscure s'étendait à perte de vue un marécage où croissaient des touffes de roseaux.

Dans cette obscurité mystérieuse brillèrent des points lumineux, immobiles. On disait que c'étaient les yeux d'un monstre énorme qui gardait la dame d'eau. Contre les ravisseurs. Et effectivement, ces points avaient l'aspect d'yeux. Au coup d'insecte ne sifflait.

Dans cette rivière habitait la dame d'eau, la plus belle de toutes les femmes. On disait que sous l'eau elle avait un château plus beau que ceux des blancs. Mille femmes la servaient ; mille filles se pressaient à ses côtés. Comme elle était très distraite, elle sortait la nuit. Cependant, son monstre aux yeux multes était là, prêt à avaler n'importe quel homme qui s'approcherait d'elle. Et pourtant, celui qui connaissait le secret d'endormir le monstre et qui parvenait à toucher du doigt la dame d'eau deviendrait maître du château souterrain.

— Revenons, dit Totto en voyant la rivière. Revenons. Cela nous coûtera cher, cette visite. Ici, c'est la demeure des Dieux.

— Comment ? demanda Ngato, curieux.

— C'est la demeure des Dieux et nous sommes venus mains vides. Ils ne nous pardonneront pas notre témérité.

— Revenons, répondit Ngato, convaincu.

Pendant qu'ils marchaient, Totto eut soin de conseiller.

— N'y retourne plus jamais, Ngato. Ça te coûtera un grand sacrifice.

De nouveau, Ngato regarda sa femme d'un air cruel. Totto ne comprenait pas la raison de ce regard dur. Quel mal avait-elle fait ? elle n'en savait rien. Elle se hâtait.

— Il faut que j'aille tendre les pièges, peut-être aurons-nous quelque gibier, dit Ngato à sa femme.

— Va, nous avons assez de manger des légumes bouillis.

Ngato fitza de longues cordes avec les morceaux de peau qu'il avait trouvés dans le grenier. Il enroula ces cordes, sortit et disparut. Dans un vallon, entre deux collines couvertes de sable, Ngato trouva un beau petit bosquet. Il y a des serpents, se dit-il, mais je les abattraï. Il y entra, nettoya le sol, déposa quelques arbustes de leurs feuilles, laissa le paquet de cordes et s'en alla.

Tout était tranquille sur les collines. Un vent léger venait de la rivière et traînait des nuages de sable vers la savane. Personne n'habitait par là, aucun être vivant. C'était le domaine du mystère. Le lion lui-même n'y trouvait aucun intérêt. Il n'y avait là ni chèvre, ni mouton. Ngato se dressait seul au milieu du désert. Il regarda à droite, à gauche, devant, derrière... Personne n'était témoin de son repaire. Au point de course, il se mit en route pour gagner sa case. Ses pieds nus soulevaient la poussière, de telle sorte que derrière lui montait dans le ciel un fin brouillard de sable. Il allait toujours, comme satisfait. Un petit sourire se posait sur ses lèvres. Sa figure semblait s'illuminer de joie et de bonheur.

Il arriva à la case avec cette bonne humeur. Totto, le voyant enfin heureux, sourit aimablement et le fit asseoir. Elle faisait les mimiques pour exprimer sa joie, exprimer sa joie. Les mots manquaient pour exprimer de gestes.

— Tu ramèneras demain un beau gibier n'est-ce pas ? Demanda-t-elle en souriant.

— Certainement, répondit Ngato avec conviction ; le piège est bien tendu.

— Quelles empreintes as-tu vu sur le sol ?

— J'ai vu les empreintes de l'antilope et du porc-épic.

— L'une des deux bêtes, n'importe. Il y a si longtemps que je n'ai pas croqué la côte d'un gibier.

— Il y a si longtemps, que je n'ai pas goûté la queue d'une bête, dit Ngato.

— Il y a si longtemps que je n'ai pas rompu les pattes d'un gibier, faisant ainsi sauter une goutte de piment à l'ail.

— Il y a si longtemps, ajouta Ngato, que je n'ai pas liché mes doigts plongés dans le crâne d'un animal.

— Qu'importe, antilope ou porc-épic, nous saurons bien nous en sortir, dit Totto ; c'est moi qui mangerai le cou.

— Et moi je croquerai l'os du dos

— Et moi les intestins

— Et moi la queue

— Et moi le museau...

Ils éclatèrent de rire. La soirée était vraiment gaie.

Le lendemain, le couple se réveilla avec la même réjouissance, malgré les angoisses de la nuit. Le visage de Ngato n'était plus obscur, et Totto en éprouvait une joie indicible. C'est ce qu'elle aurait souhaité depuis la mort de grand-mère Mabu : un homme qui pût la réjouir. Mais pourquoi pendant un certain temps semblait-il attristé ? C'était fini maintenant, se disait Totto ; et même, elle pouvait oublier le passé. Seulement, la nuit, les revenants ne cessaient de l'ennuyer. De petites choses mystérieuses continuaient à se produire. Des événements inexplicables ne cessaient d'apparaître. Totto pensait donc toujours à Malago, la diseuse de bonne aventure. Mais elle se gardait bien de demander à Ngato ce que Malago avait dit. Elle se rappelait que plus d'une fois, cette question avait porté sur les nerfs de son mari. Elle ne voulait plus l'ennuyer. De son côté, Ngato ne paraissait plus triste. Il riait même souvent aux éclats. Mais on pouvait remarquer que c'était un sourire forcé et que le rire, si éclatant qu'il fût, n'était que pour la forme. On dirait qu'ayant remarqué l'inquiétude de sa femme, Ngato voulait par cette attitude trompeuse effacer tout soupçon.

— Sa femme, elle ne s'en apercevait pas. Elle était joyeuse.

— Allons du côté de la dune, dit l'un.

Ils s'y dirigèrent, toujours au pas de la course. C'était ainsi qu'on marchait dans ce pays. Sur la dune, il n'y avait rien. L'un d'eux s'arrêta, comme s'il pensait à quelque chose, puis se remit en route.

— Quoi donc ?

— Non, je pensais à la chèvre que Ngato t'avait demandée l'autre jour.

— C'était pour offrir à Malago ; la méchante Malago. Elle a fait mourir tant d'hommes et de femmes.

Sur ce, il s'arrêta, et huma à la manière du chien de chasse.

— Certainement, il y a quelque part là-bas une bête morte ; l'odeur me parvient jusqu'ici.

— Oui, approuva son ami, moi aussi je l'ai sentie.

Ils reprirent leur chemin.

— A propos, voisin ; tu dis que Malago tue beaucoup d'hommes et de femmes, comment ?

— Je n'en sais rien, dit l'autre, méfiant. Seulement Ngato m'a dit que les démons le hantent et que Malago peut les chasser.

— Eh bien ?

— Il lui a offert une chèvre. Peut-être lui a-t-elle promis quelque chose.

L'odeur devenait maintenant de plus en plus forte. Les deux compagnons s'arrêtèrent, ils s'étaient aperçus que l'odeur venait du côté de la rivière où habite la dame d'eau. Après beaucoup d'hésitations, ils se mirent tout de même en route.

— Ce n'est pas agréable de voir cette rivière, dit l'un.

Bientôt ils y arrivèrent. Les yeux mystérieux brillaient toujours dans les ténèbres. L'éternel arc-en-ciel était là-haut, et entourait la cime des arbres. L'odeur était devenue maintenant plus manifeste.

Les deux compagnons virent à quelques mètres quelque chose sur le sable. Ils accoururent, Horreur ! C'était un homme. Ils reculèrent en poussant un cri. Ils avaient oublié qu'on ne devait pas crier auprès de la demeure de la dame d'eau. Ils eurent juste un instant pour dévisager le cadavre. C'était Ngato. Dans sa main il serrait un sachet en cuir noir.

Ils prirent la fuite, effrayés. Leurs pieds soulevaient de la poussière ; derrière eux se levait un petit brouillard de sable blanc. Puis soudain, sur la pente d'une colline ils aperçurent l'animal de qui émanait véritablement l'odeur de viande faisandée. Ils s'approchèrent ; leur cœur battait à grands coups. Quand ils furent près, ils s'aperçurent que c'était un homme. Non, une femme, déjà décomposée. Ils reconnurent le morceau de pagne qui était teint de sang. C'était Totto.

Les deux compagnons se mirent à fuir. L'un d'eux tombe, embarrassé par une longue et lourde corde faite en peau de bête. Il se releva en hurlant, et s'enfuit loin, loin, loin là-bas vers la savane...

This article is Copyright and Distributed under the following license



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante



**Attribution - Pas d'Utilisation
Commerciale - Partage dans les Mêmes
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remixier, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

Copyright and Take Down notice

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).